

de confiance en Dieu et d'avoir voulu attenter à tes jours."

Je ne sais comment ces dernières paroles ne me firent pas mourir sur-le-champ. Elles furent pour moi comme l'éclair qui foudroie en dissipant l'obscurité. Je rentrai pleinement en possession de moi-même, et je compris que l'abnégation qui m'avait porté à secourir un infortuné avait été prise pour un acte de désespoir et une tentative de suicide. Ce que je souffris en ce moment est inexprimable. J'essayai de parler, de faire un geste, de secouer du moins la tête pour nier ce crime. Je me serais consolé de mourir aussitôt, si j'eusse pu déromper ceux qui étaient présents. Tous mes efforts furent vains. Je ne pus ni proférer une parole, ni faire un signe d'horreur, ni fermer mes paupières à la clarté du jour qui m'était odieuse. Il semblait que mon âme, sur le point de quitter mon corps, fût venue se concentrer tout entière dans mes regards, et ceux-ci durent briller d'un éclat extraordinaire. A la fin, mes yeux s'inondèrent de larmes, et, à ce spectacle, tous ceux qui m'entouraient fondirent eux-mêmes en pleurs.

"Dieu soit béni, s'écria mon oncle, d'avoir permis que tu donnasses un signe de repentir à ton heure dernière : il te pardonnera, comme nous te pardonnons nous-mêmes, d'avoir voulu nous abandonner. Ne t'afflige pas, cher Manuel : nous t'aimons tous de la plus tendre affection."

Alors le ministre du sacrement s'approcha de mon lit au milieu des sanglots des assistants.

Il fit avec l'huile sainte une croix sur mes yeux, en disant :

"Que Dieu te pardonne toutes les fautes que tu as commises par la vue.

—Ainsi soit-il, répondit mon oncle maternel."

Le prêtre fit l'onction sur mes oreilles et dit :

"Que Dieu te remette les péchés dont tu t'es rendu coupable par l'ouïe.

—Ainsi soit-il, répondit pour la seconde fois mon oncle."

Le ministre approcha les saintes huiles de mes narines.

"Que le Seigneur, continua-t-il, te pardonne les offenses que tu as pu commettre par l'odorat.

—Qu'il en soit ainsi, dit mon oncle.

—De même, poursuivit le prêtre en touchant mes lèvres, qu'il efface les péchés que tu as commis par la bouche.

—Qu'il lui plaise ainsi dans sa miséricorde, reprit mon oncle."

Le ministre fit ensuite une croix à l'intérieur de mes mains, en disant :

"Puisse le Seigneur mettre en oubli les fautes dans lesquelles tu es tombé par le toucher.

—Qu'il l'agrée ainsi dans sa bonté, dit mon oncle.

—Enfin, continua le prêtre en faisant l'onction sur mes pieds, qu'il te pardonne tous les péchés auxquels t'ont conduit tes pas.

—Qu'il le ratifie ainsi dans sa clémence, acheva mon oncle."

L'imposante cérémonie était terminée.

"Maintenant, dit le médecin, je recommande le silence le plus absolu."

Les flambeaux s'éteignirent ; j'entendis les assistants se retirer les uns après les autres, et je restai plongé dans l'obscurité et le désespoir. Peu à peu je sentis que mes facultés mentales tombaient en léthargie ; bientôt je n'éprouvai plus d'indignation contre ceux qui pensaient si mal de moi : j'aurais souri de compassion, s'il m'eût été possible de sourire. Je leur pardonnai ; et me sembla que je néant me recevais dans ses bras ; et, perdant de nouveau connaissance, je crus m'abîmer dans le sein de l'éternité.

## V.

Je tombai dans une sorte de délire qui ressemblait à un long et pénible rêve. Je ne pourrais rendre compte aujourd'hui de ce qui m'arriva dans cet état, si j'étais réduit aux vagues souvenirs qu'il laissa dans ma mémoire ; mais j'essaierai de le décrire en m'appuyant sur le témoignage des personnes qui m'entouraient.

Je songeai que je luttais contre mon corps pour le réduire à l'obéissance. L'impuissance dont ma volonté était frappée, au lieu d'arrêter ses efforts, était au contraire un aiguillon qui l'excitait à les renouveler sans cesse. Indignée de voir son empire méconnu, elle cherchait à toute heure à reconquérir ses droits sur celui qui avait été son vassal soumis, et qui maintenant se montrait rebelle et obstiné. Cependant mes membres lui opposaient une résistance indomptable. Par suite de cette lutte acharnée, je fus bientôt en proie à des convulsions terribles qui nécessitèrent l'intervention de mes gardiens. Ceux-ci me parurent des hommes au regard sombre et à la mine farouche, ennemis de mon repos, et qui venaient au secours de mes membres quand j'étais sur le point d'en triompher. Je voulus les repousser ; je les regardai d'un œil de colère, et furieux de les voir se liquer avec mon ennemi pour me combattre, je me défendis avec acharnement contre eux tous. Tandis que, peu à peu, paravant, je pouvais à peine lutter contre moi-même, je défiais maintenant mon corps et ses auxiliaires, et leur inspirais de la terreur. Cependant ils eurent le dessus et réussirent à me dompter. Alors, arrivé au comble de l'exaspération et faisant un effort suprême, je brisai les liens de ma langue, et poussai un cri qui glaça d'effroi mes oppresseurs.

Ce cri fut suivi d'une espèce de trêve.

Heureux pour le moment d'avoir recouvré la précieuse faculté de la parole, je ne songeai à m'en servir que pour accabler mes ennemis d'un torrent d'injures. Je les traitai de scélérats, de lâches, de misérables qui n'avaient pas honte de se liquer tous ensemble contre un seul homme. J'aiguissai contre eux les sarcasmes les plus amers ; je les insultai et leur reprochai en face l'ignominie de leur conduite. Mais ils restèrent insensibles à tous ces outrages.

Convaincu que je n'arrivais à rien par cette voie, je me tus et me calmai peu à peu. Chose étrange ! Ces mêmes hommes qui m'étaient si odieux et que je craignais de

voir s'acharner sur moi au moment de ma défaite, ces ennemis redoutables dont j'avais senti les étroites de fer, ralentirent leurs efforts à mesure que je faiblissais moi-même, et quand je fus tout à fait tranquille, ils jetèrent sur moi quelques regards qui exprimaient plutôt la compassion que la colère ; puis ils se retirèrent en silence. L'un d'eux eut même la complaisance de me présenter une cuillerée d'un breuvage auquel je trouvais un goût balsamique, et dont je le remerciai du fond de l'âme.

Je résolus donc de rester en repos tant que j'aurais auprès de moi ces hommes aussi généreux que robustes. Cependant je n'abandonnai pas pour cela mon entreprise : au contraire, j'étais décidé à faire une nouvelle tentative pour triompher de mes membres. Mais je procédai cette fois par degrés. J'essayai d'abord de remuer une main. Je m'attendais à quelque résistance ; aussi, quel ne fut pas mon étonnement en voyant que ma main commençait à mouvoir. Je fis de nouvelles épreuves avec mes pieds, avec mes bras, avec mon visage, avec tout mon corps, et je ne saurais exprimer l'allégresse qui me transporta quand je m'aperçus que j'étais obéi. Un profond soupir s'échappa de ma poitrine et je fondis en larmes.

Plusieurs figures nouvelles entourèrent ma couche, les unes imposantes et d'autres moins graves ; mais aucune de ces personnes ne m'inquiéta. Elles me considéraient en gardant un religieux silence ; elles essuyaient les larmes brûlantes qui coulaient sur mes joues, et, afin sans doute de ne pas me tourmenter, elles évitèrent de m'adresser la parole. Cette attention acheva de leur gagner mes sympathies. Je pus me livrer sans trouble à toutes mes impressions. J'étais ravi d'avoir recouvré le sceptre du commandement ; à chaque instant je faisais de nouveaux essais pour mieux me convaincre de la puissance de ma volonté, et je triomphais en voyant mes ordres exécutés avec tant de promptitude.

Satisfait en ce qui me concernait, je n'éprouvais que de l'indifférence pour tout mon entourage. Je ne me plaignais point, et l'on ne me causait aucun ennui. D'ailleurs tout ce qui m'entourait m'était inconnu, les personnes aussi bien que les choses, et je n'avais pour elles ni attrait ni répugnance. Me proposait-on quelque breuvage, je restais muet ; si l'on insistait, je le prenais.

Du moment que je m'étais montré docile, les hommes avec qui j'avais eu à combattre s'étaient éloignés pour ne plus revenir. Ils furent remplacés par deux femmes qui me témoignaient le plus vif intérêt. Voilà qui va bien, me dis-je, et je me pris à sourire en les regardant. Je suivais tous leurs mouvements, et quand elles s'arrêtaient, je recommençais à sourire sans leur adresser la parole. Les hommes s'étaient montrés aussi froids à me rendre leurs services que moi à les recevoir ; ils ne tenaient compte ni de mes paroles, ni de mes gestes, ni de mon silence. Ces femmes en usèrent tout autrement ; mais je remarquai en elles une chose étrange : elles se tranquillisaient et semblaient me sourire quand j'étais silencieux et pensif ; et, au contraire, elles paraissaient très affligées de me voir rire. Ainsi ma gravité les rendait joyeuses, et ma gaieté leur causait de la tristesse. Pour ne pas les chagriner je cessai de rire. Cette condescendance de ma part me valut de la leur les attentions les plus délicates. Au seul mouvement de mes lèvres elles voyaient si j'avais soif, et à l'instant même elles me présentaient une potion que je trouvais agréable et rafraîchissante. Elles essuyaient la sueur qui couvrait mon front, et savaient tempérer la lumière de telle sorte que je n'eusse pas les yeux fatigués par un éclat trop vif, et que je ne fusse pas non plus privé du plaisir de voir les objets. J'étais profondément touché de tant de soins. Jamais elles ne m'adressaient la parole. Elles se livraient tranquillement et en silence à leurs travaux, se levaient quand j'avais besoin de quelque chose, et retournaient ensuite à leurs occupations.

La plus jeune des deux était celle qui me regardait le plus souvent, et qui se montrait la plus tendre et la plus attentive à mon égard. Quand elle s'apercevait que quelque chose me manquait, elle l'allait chercher sur le champ, et revenait bientôt d'un pas léger et empressé. Parfois elle s'arrêtait longtemps à me considérer, et je me serais volontiers mis à rire si je n'eusse craint de lui faire de la peine.

Plusieurs jours s'écoulèrent ainsi, sans que mon rêve se dissipât. Un matin, mes deux gardiennes parurent souhaiter que je me misse sur mon séant ; je leur obéis. Alors elles me donnèrent, non plus des potions, mais une nourriture solide, et je la pris. Un autre jour elles se montrèrent plus exigeantes, et m'engagèrent à me lever et à m'habiller. Je me trouvais si bien qu'il m'en coûta de les satisfaire, et ce fut la seule fois que je me plainis de leur manière d'agir envers moi ; mais la plus jeune insista avec tant de douceur et d'amabilité que je fus obligé de me rendre. D'abord elles eurent soin de me soutenir entre elles deux ; mais bientôt je pris plaisir à me promener seul, à m'asseoir, à ouvrir les fenêtres, et à contempler la voûte azurée du ciel.

J'eus plusieurs fois la visite de divers inconnus, dont l'un me prenait toujours la main et me considérait avec beaucoup d'attention ; mais je les recevais tous très-froidement, et ne témoignais de satisfaction que dans la société de mes deux excellentes gardiennes.

Un soir que le temps était magnifique, elles m'invitèrent à sortir avec elles pour jouir de la fraîcheur. Je ne me fis pas prier. Nous traversâmes un ruisseau et primes un sentier solitaire ; puis, après avoir suivi le flanc de plusieurs collines, nous arrivâmes à un ermitage que mes compagnes appelèrent l'ermitage Saint-Amand. Elles me demandèrent si je n'y étais jamais venu, et en même temps elles avaient les yeux fixés sur moi, comme si elles eussent espéré que ce lieu me rappellerait quelque souvenir. Quand elles virent que non, elles baissèrent tristement la tête, se mirent à genoux et prononcèrent quelques paroles entre leurs lèvres. J'imitai leur attitude, et me levai quand elles se levèrent.

Au retour nous primes un chemin différent, qui nous conduisit à la partie inférieure d'une montagne dont le penchant allait aboutir à la mer. Le ciel était d'une ad-

mirable pureté. Les vagues baignaient avec un doux murmure les rochers que nous apercevions à peu de distance à nos pieds. Les fleurs de genêt et de romarin exhalaient autour de nous leurs parfums balsamiques, et ajoutaient encore à la suavité de l'air que nous respirions. Je m'assis sur l'herbe et mes compagnes firent de même. Ce paysage exerçait sans doute de l'empire sur mon esprit, car je le contemplai avec une attention que rien n'avait pu encore attirer à ce point. Tous ces objets, chacun à part si agréables et qui formaient le plus délicieux ensemble, enchantèrent ma fantaisie. Je promenaï ma vue des rochers à la colline et de la mer au ciel, comme si j'eusse cherché à ressaisir dans ce tableau la physionomie d'un ami absent.

Cependant la nuit approchait, et mes deux compagnes me dirent qu'il était temps de songer au retour. — Non, leur répondis-je, pas encore, mes amies ; nous sommes si bien ici ! Ce séjour ne vous charme-t-il pas ? La mer est si calme et la nuit si sereine ! Craignez-vous les reproches de ces méchants hommes ? Je leur dirai que vous êtes venues avec moi, et ils vous laisseront en repos. Restons, je vous prie, quelques instants encore.

Mais ces instants que je demandais et que ces excellentes femmes ne voulaient pas me refuser, se prolongèrent pendant une heure entière. La plus âgée des deux se tenait assise à côté de moi ; la plus jeune s'était placée à ses pieds et avait la tête appuyée sur ses genoux, dans l'attitude d'une personne qui dort ; mais en réalité elle ne dormait pas, car plusieurs fois je surpris ses regards qui s'arrêtaient tristement sur moi.

Peut-être me serais-je bientôt lassé de cette scène, si la lune, sortant d'un groupe de nuages, ne fût venue lui donner une nouvelle vie. L'astre des nuits répandit sur la mer un réseau de sillons argentés, et me fit découvrir tout près de la plage une voile blanche et solitaire.

— Allons-nous-en, dit la jeune fille en se levant ; la cloche de l'ermitage va sonner la prière pour les âmes du Purgatoire."

En effet, j'entendis tout à coup retentir au-dessus de ma tête un son bruyant et lugubre.

Je restai immobile. Une sueur froide se répandit sur tous mes membres. Le tableau que j'avais devant les yeux se transforma tout à coup et prit un aspect terrible. La voile blanche m'apparaissait comme un naufragé qui se débat contre la mort. Au secours ! au secours ! m'écriai-je d'une voix pleine d'épouvante, et je m'élançai comme quelqu'un qui veut se jeter à l'eau.

— Manuel, Manuel ! cria la jeune fille en me retenant fortement par les genoux.

Je tombai sur l'herbe, croyant m'être précipité dans les abîmes de la mer.

Ce fut peu de temps après avoir fait cette chute que je m'éveillai enfin véritablement. Je me trouvais dans l'ermitage Saint-Telme, étendu au pied de l'autel ; et je reconnus Adèle et sa mère, mes deux oncles, le médecin, et le gardien de l'ermitage, tous réunis autour de moi pour me secourir.

— Pauvre garçon ! dit le gardien vivement ému ; si jeune, et il a perdu l'esprit !

— Il l'avait perdu, répondit le médecin, mais il vient de le recouvrer."

## VI.

Pendant les premiers jours qui suivirent cette scène, j'étais comme frappé de stupeur. Je ne pouvais me rendre à moi-même un compte exact de ce qui m'était arrivé, et il me répugnait de le demander à d'autres ; d'ailleurs chacun évitait, par prudence, de me rappeler le souvenir de ce qui s'était passé. Néanmoins, deux circonstances m'étaient parfaitement présentes. La première, qu'au port de Calasans je m'étais mis en danger de mort pour sauver la vie à quelqu'un ; la seconde, qu'en recevant l'Extrême-Onction j'avais pu me convaincre que cet acte était interprété comme une tentative de suicide. Quant aux autres faits, je les confondais avec les vagues souvenirs de mes rêves ; mais ces deux-là suffisaient pour me donner un douloureux enseignement. Je fus parfois tenté de provoquer une explication pour me justifier ; j'étais encouragé par l'espoir de confondre ceux qui regardent la grandeur d'âme comme une chimère, à cause de l'habitude qu'ils ont de se trouver en contact avec les petites gens de la vie ; et je voulais obtenir une satisfaction aussi éclatante que l'injure avait été publique. Mais, en examinant la chose de plus près, je renonçai à ce dessein. Quoi ! me dis-je à moi-même, n'ai-je pas agi au grand jour et sous les yeux de tous ? N'avais-je pas, à côté de moi et devant moi, des milliers de témoins qui pourraient déposer en ma faveur ? Eh bien ! si toutes ses personnes n'ont pas eu assez de leurs yeux pour voir, ou si elles se sont toutes trompées à la fois dans le jugement qu'elles ont porté sur ce qu'elles voyaient, pourront-elles maintenant revenir à une conviction contraire au témoignage de leurs sens ? Non, diront-elles, on ne nous persuadera jamais que nous n'avons pas vu ce que nous avons vu ; et elles ne feront que s'affermir dans leur premier sentiment. D'où je conclus que c'eût été une folie d'en appeler d'un jugement du monde au tribunal de ce monde même.

(A continuer.)

A l'époque où l'on construisait les boutiques qui entourent le Palais Royal, Louis XVI se plaignit que l'on ne vit à Versailles le duc d'Orléans que le dimanche.

— Sir, répondit un courtisan, c'est le seul jour où les garçons de boutiques peuvent sortir.

Les annonces de naissance, mariage ou décès seront publiées dans ce journal à raison d'un écu chaque.

## MARIAGE.

Le 19 janvier, à l'église du Coteau St. Louis, par Mgr. Vinet, M. Ferdinand Bayard, à Dlle. Rosalie Thompson.